Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

15 | 2020
Global Congo

Écrire, une activité éminemment politique

Entretien mené par Julien Jeusette

Richard Ali A Mutu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/5846>

DOI : 10.4000/coma.5846

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Richard Ali A Mutu, « Écrire, une activité éminemment politique », *Continents manuscrits* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 15 octobre 2020, consulté le 12 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/5846> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.5846>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Écrire, une activité éminemment politique

Entretien mené par Julien Jeusette

Richard Ali A Mutu

NOTE DE L'ÉDITEUR

RICHARD ALI A MUTU (1988) est un écrivain congolais qui vit à Kinshasa. Son roman *Ebamba, Kinshasa makambo*, écrit entièrement en lingala, l'une des langues les plus parlées au Congo et en Afrique centrale, a été traduit en anglais et publié aux éditions Phoneme media, sous le titre de *Mr. Fix-it*. Grâce à ce roman, l'écrivain figure aux côtés de Chimamanda Ngozi Adichie dans l'anthologie *Africa39* (2014) préfacée par Wole Soyinka : il fait ainsi partie des 39 écrivains subsahariens âgés de moins de 40 ans jugés les plus prometteurs de leur génération. En 2009, Richard Ali A Mutu est par ailleurs lauréat du prix Mark Twain. Très actif dans le champ littéraire congolais, chroniqueur littérature pour une chaîne télévisée locale, il contribue à l'émergence des jeunes talents et de la littérature congolaise. Fondateur de l'Association des Jeunes Écrivains du Congo (AJECO) et directeur général d'« Alibooks.cd », première plateforme de vente des livres en ligne en RDC, il travaille actuellement comme responsable de la bibliothèque Wallonie-Bruxelles à Kinshasa. Parmi ses publications, on peut citer notamment *Le cauchemardesque de Tabu, nouvelles* (Mabiki-Medispaul, Kinshasa, 2011-2014), *Ebamba, Kinshasa-Makambo* (Mabiki, 2014), *Mr Fix-it* (trad. d'*Ebamba*, Phoneme Media, 2017), *Okozonga Maboko pamba, masolo yab mikuse* (Mabiki, 2017), *Et les portes sont des bouches* (Mabiki, à paraître).

JULIEN JEUSETTE : La notion d'espace littéraire « mondial » a-t-elle un sens pour vous ? Considérez-vous que vous en faites partie ou visez-vous un public plus précis, plus restreint lorsque vous écrivez ?

Richard Ali A Mutu : Merci pour ces belles et pertinentes questions. Alors, « espace littéraire mondial » ! ouf ! J'en tombe des nues, hein ! (rires). Non, franchement ; j'avoue que ça sonne tout nouveau pour moi. J'aimerais donc ne pas dire de bêtises

quant à cela, le temps de bien comprendre à quoi ça renvoie. Sinon, j'ai toujours considéré, pour ma part, que nous sommes tous dans cet espace « mondial », d'autant plus que c'est nous, petits comme grands, riches comme pauvres, connus comme moins connus, confirmés comme débutants, jeunes comme vieux, qui constituons ce grand espace « mondial ». Le monde, c'est nous. Nous Tous alors ! Jusque-là je ne calcule pas vraiment, vois-tu ? Je ne fais pas encore de textes de commande. J'écris quand le besoin me vient. Et donc, par ce geste, je peux me lever un matin et je sens en moi l'envie de pondre un texte sur un fait qu'on m'a relaté hier ou avant-hier. Je me mets à l'écrire, sans penser si ça va intéresser le monde ou pas. Je raconte une histoire, je me dis intérieurement que ça plaira à celui ou à celle qui me lira. Et là, dans mon esprit je ne visualise pas encore ce lecteur. Je veux dire par là que je ne lui donne pas encore de couleur. Le lecteur est souvent un peu abstrait pour moi. Je suis juste convaincu d'une chose : c'est un être humain. Oui, un humain me lira. Ça pourra sans doute lui plaire. Après, il est vrai que je ne visualise pas parce que je suis là, tous les jours dans mon espace, et je sais que c'est quelqu'un de mon milieu immédiat qui me lira. Quelqu'un que je vois tous les jours, je ne sais plus vraiment penser à lui de manière formelle : je suis déjà conditionné, ou, mieux, formaté à ne penser qu'à lui que je le fais du coup de manière inconsciente. Donc, si on y regarde de très près, on dira que j'écris pour ceux et celles avec qui je vis au quotidien. La chose pourrait changer, peut-être, un jour, quand je me mettrai à fréquenter d'autres milieux, vois-tu ? D'autres personnes, etc. C'est un peu complexe, je me rends compte maintenant que j'essaye de te répondre tout en essayant d'y réfléchir.

Le local constitue l'universel. Si ça touche un Kinois (humain qu'il est), sans acrobatie, ça touchera forcément aussi un Américain de Los Angeles (parce qu'humain aussi). Je le dis comme ça après ce que j'ai réalisé avec mon roman *Ebamba*. Les réactions des lecteurs d'autres horizons m'ont surpris et amené à comprendre que c'est l'humanité qui nous relie tous. L'être humain, le lecteur, est le même, de manière générale, partout !

J. J. : Vous avez écrit votre roman *Ebamba* en lingala. Considérez-vous qu'il s'agit là d'un geste politique ? Les lecteurs de Kinshasa préfèrent-ils le lingala (ou le swahili) au français aujourd'hui ? Était-ce important pour vous que le roman soit tout de même rapidement traduit en anglais ?

R. A. : Je pourrais bien dire du n'importe quoi, mais, humblement, d'une certaine manière, je pense que l'acte d'écrire (et surtout de la fiction) est toujours un acte éminemment politique ! C'est une prise de parole en public. Une posture politique, à n'en point douter. Chaque auteur peut dire ce qu'il pense de ce qu'il fait, mais au fond, c'est quelque chose de « politique » dans le sens noble de ce terme ou concept.

Kinshasa est une grande ville officiellement « francophone ». Le français demeure encore la langue de travail et même la langue de l'« élite », du Kinois qui veut se présenter comme quelqu'un d'instruit, voyez-vous ! On aime encore à se présenter en français et même essayer de rire en public en français, etc. Pourtant, la réception de mon roman en lingala par le public/lectorat de Kinshasa m'avait personnellement surpris. J'ai toujours dit que je ne m'attendais pas du tout à ce que ce bouquin, pensé et écrit en lingala, ait autant du succès auprès du Kinois (que l'on sait très friand encore du français). Cela a juste prouvé pour ma part qu'à côté de l'officiel, il y a ce qui est réel : Kinshasa respire, transpire, tousse, boit, bourdonne, s'endort et se

réveille en lingala ! C'est la langue maternelle de Kin. Ce qui fait qu'au fond, elle s'est vite retrouvée dans cette littérature et cette langue qui lui est propre.

Tout comme je ne m'imaginai pas que le roman connaîtrait ce succès-là, je n'avais pensé un seul instant que ce roman sera rapidement traduit – dans la langue de Shakespeare en plus ! C'est la première œuvre littéraire écrite en lingala et qui est directement passée en anglais par le biais de la traduction. Je pense que c'est un parcours quand même intéressant. Quand on écrit dans une langue donnée, on ne peut que se réjouir si son histoire est lue et aimée par ceux-celles qui l'ont reçue en une autre langue.

J. J. : À l'heure où les écrivains d'origine congolaise vivent éparpillés à travers le monde, est-ce que cela un sens de parler d'une « littérature congolaise » aujourd'hui ? Un « style » congolais ? Faites-vous partie d'un « réseau » littéraire congolais international ?

R. A. : Je trouve cela avantageux pour le pays d'avoir ses dignes fils et filles un peu partout à travers le monde. Cela contribue aussi à l'enrichissement de sa littérature. Avoir des voix et des vues de partout. Partis, ils demeurent toujours congolais en dépit des nationalités de façade (sur de papiers-passeports). Je suis convaincu qu'ils ont toujours leurs nombrils attachés à leur terre mère.

Je ne sais pas s'il existe déjà un « style congolais » à proprement parler, mais je ne le pense pas non plus. Et surtout que cette littérature continue d'être donnée en une autre langue, le français en l'occurrence. En posant ainsi le problème, ça pourrait nous ramener à la sempiternelle question de la langue comme élément de définition d'une littérature. Voyez-vous ? La question ne se poserait peut-être pas si on vous présentait un écrivain slovaque qui écrit en slovaque : déjà, par sa langue d'écriture, vous direz qu'il s'agit ici de la littérature slovaque ! Voyez-vous ? Mais je n'aimerais pas qu'on en vienne à ce débat, il est trop complexe et fait toujours couler beaucoup de salives.

Les thématiques abordées, la voix ou les voix de personnages et du narrateur peuvent donner des idées au lecteur... Mais sincèrement, je ne vois pas encore un style propre à notre littérature. Après, devrions-nous vraiment en voir ? Est-ce un impératif ? Je me pose aussi la question. Mais je ne vois pas en quoi cela peut être capital pour une littérature donnée. Les experts « de la génétique » pourraient peut-être s'y pencher et nous éclairer.

Pour ce qui est de mon positionnement ; franchement, je n'en sais rien. J'écris à Kin, je publie à Kin. Il se fait que par le concours des choses, j'ai été une fois dans la sélection de 39 jeunes auteurs du Continent africain considérés comme les plus prometteurs, que j'ai été ci- et -là dans différents festivals. La première ville européenne que j'ai eu à visiter pour mes activités d'écrivain, c'est Milan. Alors, est-ce tout ça qui ferait de moi « membre d'un réseau littéraire congolais international » ? Je n'en sais rien, et croyez-moi ce serait vraiment le cadet de mes ambitions. Ce qui me suffit, c'est d'être écrivain congolais. Le reste, je ne m'en occupe pas vraiment.

J. J. : Un roman a-t-il, selon vous, la capacité de modifier certains travers de la société ? Votre roman a-t-il suscité le débat ? Et enfin, vous considérez-vous comme un écrivain engagé ?

R. A. : Oui, le roman peut bien modifier certains travers de la société. Ça, c'est bien possible. Mais, il faudrait qu'on ait à faire à une société de lecteurs et où le livre circule facilement. La musique remplit facilement ce rôle chez nous (en Afrique et

particulièrement au Congo), parce qu'elle est le premier art à être avidement consommé. Les mélomanes ont pour modèles les musiciens, et du coup, ces derniers ont ce pouvoir de bien les contrôler, de leur dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire. L'écrivain est aussi un démiurge, il parle au subconscient de son lecteur, mais on modifie les mœurs d'une communauté si on sait en influencer une bonne partie. C'est là la petite difficulté pour nos sociétés où le livre circule difficilement.

Après, je note que la question est très bien posée puisque vous parlez de la « capacité ». Car, il faut dire que chaque auteur aborde la littérature comme il la voit venir. L'auteur n'a aucune obligation d'orienter son texte vers tel ou tel aspect. Il est libre, mais alors libre comme tout artiste !

D'où la question de l'engagement, qui demeure très relative. Suis-je un auteur engagé ? Possible, et cela dépend de mes textes. Je pense que « engagé » ici est dans l'entendement de ce qu'évoquait Mongo Beti. Je suis auteur, j'écris. Quand il faut se prononcer, je me prononce ; quand il faut rire, je ris : je vous ai dit tout au début que pour moi, l'art d'écrire est éminemment politique ! Ça disait déjà tout. Ai-je besoin de crier mon engagement ? Non, je le vis.

J. J. : Votre roman, grâce à sa traduction, connaît une diffusion internationale. On sait que les œuvres d'art africain contemporain circulent facilement à travers le monde, alors que les artistes eux-mêmes n'obtiennent pas de visa et doivent rester au pays. Avez-vous eu des expériences similaires, en tant qu'écrivain ? Avez-vous la possibilité de vous rendre à des festivals internationaux, par exemple ?

R. A. : *Ebamba, Kinshasa makambo* a été traduit en anglais par un éditeur américain, Phoneme Medias, basé à Los Angeles. Le vernissage du livre a été programmé aux États-Unis où, en tant qu'auteur, j'aurais dû me retrouver à côté de l'immense Ngugi wa Thiong'o (parrain de l'événement), devant un parterre d'amoureux de littérature (des Américains blancs en l'occurrence). Hélas, l'Ambassade des États-Unis à Kinshasa m'a carrément refusé le visa, et ce, entre autres, parce qu'ils n'étaient « pas sûr que je revienne » dans mon pays, où j'ai un emploi stable et ma famille. Voilà de manière très brève un témoignage qui vient confirmer ce dont vous parlez dans votre question. Et c'est juste révoltant ! Mais aussi bien triste !

J. J. : Comment voyez-vous l'avenir de la littérature africaine ?

R. A. : Tout se jouera d'ici là en Afrique. L'avenir du monde, c'est en Afrique. La littérature africaine arrive à grands pas ; tiens, elle est déjà là : puissante, belle, florissante, diversifiée !

INDEX

Mots-clés : espace littéraire « mondial », lingala, Kinshasa makambo, littérature congolaise, littérature engagée, circulation des livres et des artistes, Ebamba

AUTEUR

RICHARD ALI A MUTU

Auteur de *Ebamba, Kinshasa makambo* (roman écrit en lingala), fondateur de l'Association des Jeunes Écrivains du Congo (AJECO), directeur d'« Alibooks.cd » et responsable de la bibliothèque Wallonie-Bruxelles à Kinshasa